



## Early Journal Content on JSTOR, Free to Anyone in the World

This article is one of nearly 500,000 scholarly works digitized and made freely available to everyone in the world by JSTOR.

Known as the Early Journal Content, this set of works include research articles, news, letters, and other writings published in more than 200 of the oldest leading academic journals. The works date from the mid-seventeenth to the early twentieth centuries.

We encourage people to read and share the Early Journal Content openly and to tell others that this resource exists. People may post this content online or redistribute in any way for non-commercial purposes.

Read more about Early Journal Content at <http://about.jstor.org/participate-jstor/individuals/early-journal-content>.

JSTOR is a digital library of academic journals, books, and primary source objects. JSTOR helps people discover, use, and build upon a wide range of content through a powerful research and teaching platform, and preserves this content for future generations. JSTOR is part of ITHAKA, a not-for-profit organization that also includes Ithaka S+R and Portico. For more information about JSTOR, please contact [support@jstor.org](mailto:support@jstor.org).

## GEORGE SAND.

IL y a eu au xix<sup>e</sup> siècle, il y a encore, un grand nombre de femmes auteurs en France, mais aucune ne nous intéresse autant que George Sand, aucune n'a produit des figures aussi poétiques, aucune ne nous a touché autant par ses innombrables créations. Quand on pense à tout ce que cette femme a écrit, à tout ce que ce merveilleux cerveau a imaginé, à cette œuvre immense accomplie avec un courage si ferme et un cœur si droit, on est réellement émerveillé. Travailler pendant près de cinquante ans sans jamais se lasser, renouveler son génie en le mettant dans d'autres voies, trouver le temps d'être bonne mère et de s'occuper des malheureux, tâcher de réformer la société, voilà ce que fit cette femme célèbre qui s'appela George Sand.

Aurore Dupin descendait du maréchal de Saxe, qui, lui-même, était fils d'Auguste, électeur de Saxe et roi de Pologne, et de la belle comtesse de Königsmark. Son grand-père, Dupin de Francueil, était fermier général, son père, officier dans l'armée française. Du côté paternel elle appartenait donc à l'aristocratie, sa mère était du peuple. Ce mélange permet d'expliquer comment elle a su comprendre si bien les mœurs de la haute société, des marquises de Villemer, et celles des pastoures, des petites Mariés et des Fadettes. Maurice Dupin épousa en 1804 une femme d'une classe inférieure, et en juillet de la même année naquit sa fille Aurore. La vieille Mme. Dupin reçut alors chez elle, à Nohant, son fils et sa femme. Nohant est situé non loin de La Châtre, dans le Berry, cette province dont George Sand a décrit avec tant d'amour les mœurs paisibles des habitants, leurs superstitions, leur peur de la *lavandière*, de la *grand'bête*, des fées de tous genres, le pays des petits cours d'eau, des champs fertiles, des bois touffus et des traines mystérieuses.

En 1808 Maurice Dupin se tua en tombant de cheval, et la petite Aurore, âgée de quatre ans, fut réclamée par la mère et par la grand'mère. Ce fut celle-ci qui l'emporta, car la fille du maréchal de Saxe n'estimait pas sa bru et ne crut pas qu'elle pût bien élever l'enfant. La mère n'avait aucune fortune et se

soumit. Pendant quelque temps on lui envoya sa fille à Paris pour que la séparation ne fût pas trop brusque, mais on finit par garder l'enfant entièrement à Nohant. Elle eut un précepteur, M. Deschartres, et eut du goût pour l'étude, mais elle fut en réalité livrée à elle-même et partagea tous les jeux des petits paysans. Lorsqu'elle eut treize ans sa grand'mère l'envoya au couvent des Anglaises à Paris. Elle a raconté d'une manière charmante les incidents de sa vie d'écolière, comment elle fut d'abord parmi les *diabls*, qui organisaient de grandes expéditions pour libérer les prisonnières qui devaient être enfouies dans quelque cachot souterrain, comment elle eut un accès de dévotion, de mysticisme plutôt, et voulut se faire religieuse. On la retira du couvent quand elle eut quinze ans et elle revint à Nohant, où elle partagea son temps entre les soins à donner à sa grand'mère infirme, la lecture et la vie en plein air. Elle étudia les philosophes, les poètes, s'occupa même d'anatomie, monta à cheval avec intrépidité, apprit à tirer du pistolet et alla à la chasse. Elle s'habillait quelquefois en homme pour pouvoir se livrer plus facilement à son goût pour la chasse et l'on commença dès lors à exagérer ses excentricités et à la calomnier. Quand elle eut dix-sept ans sa grand'mère mourut, lui laissant Nohant et la confiant à des parents éloignés. La jeune fille, cependant, alla retrouver à Paris sa mère qu'elle avait continué à aimer ; mais, dans un milieu inférieur et près d'une mère fantasque et irritable, Aurore Dupin ne fut pas heureuse. Elle alla passer quelque temps chez des amis, les Duplessis, à Melun, et ce fut là qu'elle rencontra le baron Casimir Dudevant qu'elle épousa à l'âge de dix-huit ans. Il en avait vingt-sept, avait une certaine aisance et de bonnes manières, cela paraissait donc un bon *mariage de raison*.

M. et Mme. Dudevant s'établirent à Nohant et eurent deux enfants, Maurice en 1823, et Solange en 1828. M. Dudevant ne savait pas qu'il avait épousé une femme de génie, mais tel étant le cas, son rôle de mari fut difficile à remplir, et il n'y eut aucune sympathie entre sa femme et lui. Désirant être indépendante, Mme. Dudevant fit avec son mari en 1830 un étrange compromis. Il fut convenu qu'elle irait chercher fortune à

Paris avec sa fille, que son fils resterait avec le père, qu'on lui allouerait trois mille francs par an pour subsister à Paris, et que tous les trois mois elle reviendrait à Nohant pour y passer trois mois et s'occuper de Maurice.

Voilà donc Mme. Dudevant à Paris en janvier 1831. Que va-t-elle faire pour gagner sa vie? Elle essaie d'abord de la peinture, mais réussit médiocrement, ensuite Henri de Latouche, Berrichon comme elle, et fondateur du *Figaro*, la prend à son journal, où elle écrit des articles à cinq francs la colonne. Ce n'était pas là son genre, car elle ne pouvait dire en une colonne tout ce qu'elle pensait. De Latouche s'en aperçut et lui conseilla de se tourner vers le roman. Elle avait rencontré à Paris un jeune homme de sa province qu'elle connaissait, Jules Sandeau. Elle se lia avec lui et ils écrivirent ensemble et publièrent, sous le nom de Jules Sand, un roman, 'Rose et Blanche,' qui eut un certain succès.

Au commencement de son séjour à Paris, Mme. Dudevant se trouva très gênée, et par raison d'économie et pour être plus libre d'aller où il lui plairait, elle reprit le costume d'homme qu'elle avait porté avant son mariage pour ses expéditions dans les champs. Elle put alors parcourir avec les étudiants le quartier Latin sans être reconnue. Elle ne se livra pas, cependant, à la débauche, comme on l'a prétendu, mais elle devint le camarade de la jeunesse littéraire et artistique du temps. Elle fut toujours très laborieuse et animée du désir d'acquérir cette indépendance qu'elle chérissait. Pendant le temps qu'elle passait à Nohant, selon l'arrangement conclu avec son mari, elle écrivit un roman qu'elle fit lire à Sandeau. L'éditeur tenait au nom de Sand, à cause du succès de 'Rose et Blanche,' alors de Latouche suggéra que Mme. Dudevant gardât le nom de Sand, et y ajoutât celui de George, synonyme de Berrichon. C'est ainsi que naquit *George Sand*, l'auteur d'Indiana.

'Indiana' parut à la fin d'avril 1832, et eut un succès dont l'auteur fut étonné et qui rendit son nom célèbre. On vit que la France possédait un grand romancier de plus et on lut le livre avec enthousiasme. C'est un roman d'amour, écrit d'un style passionné et éloquent, avec une grande amertume, non contre le mariage même, mais, selon les vues de l'auteur,

contre le mariage tel que l'a organisé la société, c'est-à-dire sans l'amour, la seule base réelle.

On lit 'Indiana' avec un certain intérêt et on a pitié de la pauvre femme, livrée à un mari brutal, mais on ne peut admirer Raymon qui nous paraît insignifiant et lâche, et Ralph, le sauveur d'Indiana, est un personnage impossible. Quelque heureux qu'il soit dans sa *chaumière indienne* avec son Indiana, nous ne pouvons louer sa conduite et partager son mépris pour les lois de la société. George Sand, elle-même, crut parfois pouvoir braver l'opinion publique et agir selon sa fantaisie, mais ce n'est pas alors qu'elle fut heureuse. Lorsqu'à la fin de 1833, elle partait pour l'Italie avec Alfred de Musset, elle crut avoir trouvé le bonheur, mais après quelques mois, le poète la quittait, et elle revenait désenchantée retrouver ses enfants.

En 1836, elle obtint une séparation légale de son mari et fixa sa résidence à Nohant. C'est là qu'elle fut heureuse, quand fatiguée des aventures romanesques, elle mena la vie d'une mère de famille digne et aimée. Elle put continuer à écrire, à recevoir ses amis, et elle vieillit doucement, heureuse d'être grand-mère, fière de ses petites-filles, entourée de l'amour et du respect des siens. C'est là qu'est le vrai bonheur, c'est dans la famille, telle que l'a constituée la société en établissant le mariage. S'il arrive que le mariage soit sans amour, il vaut mieux se résigner à le supporter, car, en le brisant, on court le risque de détruire la famille, sur laquelle, en réalité, repose la société. George Sand, à notre avis, se trompa dans 'Indiana,' dans 'Valentine,' dans 'Lélia,' mais elle sut plus tard racheter cette erreur et écrivit des œuvres pures, gracieuses et poétiques, qui nous font considérer ses premiers romans comme une étude intéressante de style plutôt que comme des ouvrages à théories sociales. 'Valentine' nous plaît aussi par la description du Berry, par cet amour de la nature, que nous aurons tant à louer plus tard dans ces adorables idylles, 'la Mare au Diable,' 'François le Champi' et 'la Petite Fadette.'

En étudiant les œuvres de George Sand, il faut se rappeler que cette femme à l'aspect tranquille, qui parle peu, qui paraît presque

insignifiante au premier abord, est douée d'une imagination immense, et que dans ses livres elle ne se représente jamais telle qu'elle est. 'Lélia' est un poème en prose, c'est un cri qu'a poussé l'auteur dans un moment de souffrance, mais ce n'est pas réellement elle. Elle était essentiellement bonne, avait beaucoup de bon sens et était simple et modeste. Là où elle dépeint le mieux certains sentiments qu'elle a pu éprouver à certaines époques c'est dans 'Lucrezia Floriani' et dans les premières 'Lettres d'un Voyageur,' après la rupture avec Alfred de Musset. Nous savons que nous devons à cet événement 'la Confession d'Un Enfant du Siècle,' les admirables "Nuits" du poète et son "Merle Blanc," raillerie spirituelle à laquelle répondit George Sand, beaucoup plus tard, par 'Elle et Lui.'

L'immense succès d' 'Indiana' et de 'Valentine' avait ouvert à l'auteur la *Revue des Deux Mondes*, et elle acquit enfin cette indépendance pécuniaire à laquelle elle avait aspiré. Dès ce moment les romans se succèdent sous sa plume avec la plus grande rapidité. Elle écrit d'un jet, sans se relire, sans faire de ratures; elle ne fait pas de plan, les idées semblent suivre sa plume et viennent se ranger docilement sur le papier. Son imagination est si grande que son histoire se crée toute seule, sans efforts, sans réflexion, et ses personnages se modifient à son gré, comme dans la vie elle-même, mais quelquefois sans assez de logique. Elle écrit sans lever, pour ainsi dire, la plume du papier, de dix heures du soir à cinq heures du matin, et son excellente constitution lui permet de supporter ce labeur extraordinaire jusqu'à l'âge de soixantedouze ans. Elle a écrit un si grand nombre de volumes qu'on peut à peine les mentionner. Citons cependant, après 'Lélia,' qui parut en 1834, 'Jacques' (1834), 'André,' 'Leone Leoni' (1835), 'Simon' (1836), enfin 'Mauprat' (1837). Ce dernier ouvrage appartient à la première manière de George Sand, c'est du lyrisme, de la passion, mais le but est noble, c'est de montrer que l'amour pur et vrai peut réhabiliter l'homme presque abruti. Bernard de Mauprat appartient à une famille de bandits, et dans le donjon féodal de son grand-père il assiste à toutes sortes de crimes. Il avait eu de bons sentiments, mais l'exemple de ses

oncles a étouffé toute générosité en lui et il est devenu un animal sauvage. Un soir Edmée, sa cousine, la fille de Mauprat *Casse-tête*, est conduite dans le repaire des Mauprat *Coupe-jarret*. Bernard la sauve, après lui avoir fait promettre de l'épouser, et il va demeurer chez le père d'Edmée. Nous assistons ici à des scènes touchantes et intéressantes, où Bernard qui aime passionnément sa cousine, lutte contre ses instincts grossiers et tâche de se rendre digne d'elle, et où celle-ci, avec un tact admirable, apprivoise le sauvage et lui rend une âme. Elle en fait un homme de cœur dont l'amour est profond et constant. Il va en Amérique, combat pour la cause de l'indépendance, reste fidèle à celle qu'il aime et espère qu'Edmée sera touchée de sa constance. Elle veut encore l'éprouver, mais elle est frappée par un Mauprat Coupe-jarret, et Bernard est accusé de se crime. Edmée déclare alors l'amour qu'elle ressent, depuis tant d'années pour lui, il est acquitté, il l'épouse, et à l'âge de quatre-vingts ans, il s'écrie en racontant son histoire :

"Elle fut la seule femme que j'aimai dans toute ma vie; jamais aucune autre n'attira mon regard et ne connut l'étreinte de ma main."

'Mauprat' est un beau livre, malgré l'in vraisemblance des caractères. Nous les aimons, cependant, ces deux nobles cœurs, Bernard et Edmée, ainsi que Marcasse, le preneur de taupes, et même Patience, ce paysan trop philosophe, ce rustique Jean-Jacques.

George Sand était l'amie de presque toutes les célébrités qui se réunissaient à Paris: Henri Heine, Mickiewicz, Gustave Planche, Lamennais, Béranger, Eugène Delacroix, Meyerbeer, Liszt et Chopin. Plus tard elle eut beaucoup d'autres amis parmi les grands artistes et les grands écrivains, et elle fut surtout affectueuse pour Gustave Flaubert qu'elle consolait avec douceur.

Nous avons nommé Chopin parmi les amis de George Sand. Pendant longtemps il fut un des plus intimes, et lorsque la santé de Maurice fit penser à un voyage à l'étranger, Chopin accompagna la mère et les enfants. Ils crurent trouver un climat idéal à Majorque et y passèrent l'hiver de 1838. Ils n'eurent guère à se louer de l'île et de ses habitants.

Ceux-ci furent inhospitaliers, et des pluies incessantes forcèrent les voyageurs à passer de longs mois dans un monastère abandonné. Le grand musicien faillit mourir à Majorque et sa compagne le soigna avec dévouement. Ils travaillèrent tous deux dans la vieille chartreuse de Valdemosa; Chopin y écrivit ses "Préludes" et George Sand, 'Spiridion,' histoire d'un jeune moine. L'influence de Chopin dut être grande sur son amie et c'est probablement à cette intimité que nous devons 'Consuelo' (1842). Il y a beaucoup de belles pages dans ce roman, et le caractère de Consuelo est admirable, mais on se perd dans la multiplicité des incidents, et dans la 'Comtesse de Rudolstadt' on ne comprend plus rien. Tout est si mystique et sombre qu'on voit à peine que l'auteur a une thèse et qu'elle veut parler des sociétés secrètes. Les thèses, les systèmes, voilà ce qui gâte pendant plusieurs années, les œuvres de George Sand. Elle avait fait la connaissance de Michel (de Bourges), de Pierre Leroux, de Barbès, et elle s'imagina qu'elle était appelée à plaider la cause des malheureux. Elle écrivit alors des romans de la deuxième manière, des romans socialistes, 'Horace,' 'le Compagnon du Tour de France,' 'le Pêché de M. Antoine,' 'le Meunier d'Angibault,' œuvres généralement ennuyeuses et remplies d'idées chimériques. Dans son enthousiasme pour la cause du peuple, George Sand crut avoir des idées politiques et joua un rôle à la Révolution de Février. Elle offrit ses services à Ledru-Rollin et écrivit vaillamment pour soutenir les idées républicaines et le gouvernement provisoire. Les émeutes de Juin la découragèrent et le Coup d'Etat la fit renoncer à jamais à la politique. Elle intercédâ, cependant, près de Louis-Napoléon, en faveur d'un grand nombre de ses amis, et agit avec courage et dévouement.

Pendant que George Sand produisait ses romans à thèses, elle écrivit en 1846 'la Mare au Diable,' où elle inaugura sa troisième manière, l'idylle poétique et pure, sans souci de systèmes d'aucun genre. Déjà dans 'Jeanne' (1844), elle était revenue aux scènes champêtres et avait fait d'admirables descriptions de la campagne. Nous nous intéressons infiniment à l'héroïne du roman,

cette jeune fille que nous rencontrons endormie près des pierres Jomâtres, et à qui les trois jeunes gens font des souhaits en mettant chacun une pièce de monnaie dans sa main. Nous admirons la douceur, la fierté de Jeanne, mais bientôt la jeune fille des champs devient trop, comme on l'a dit, une Jeanne d'Arc et une Velléda, et sa mort nous touche moins que si elle fût restée simple pastoure comme la petite Marie de 'la Mare au Diable.' Voilà un véritable chef-d'œuvre, cette simple histoire de Germain, le fin laboureur, c'est une géorgique qui serait unique dans la littérature française, si nous n'avions pas aussi 'François le Champi' et 'la Petite Fadette.'

L'auteur nous fait d'abord la description du tableau d'Holbein représentant la mort courant à côté d'un vieux laboureur en haillons qui conduit un attelage maigre et exténué, dans un champ stérile. Nous voyons ensuite le contraste de cette scène: c'est un homme jeune et vigoureux conduisant une charrue trainée par quatre paires de bœufs splendides qu'aiguillonne un jeune garçon frais et rosé. Il n'y a rien de plus gracieux que cette description du labour et nous aimons Germain, rien qu'à le voir si gai à son travail et jetant des regards d'amour sur son fils, le petit Pierre. Nous écoutons avec intérêt la conversation de Germain et de son beau-père qui l'engage à se remarier et qui l'envoie trouver la Catherine, riche veuve, qui demeure à Fourche. Germain part sur la Grise ayant en croupe la petite Marie qui va se placer au village voisin. Elle a déjà seize ans, mais Germain ne l'a jamais regardée et la considère comme une enfant. Sur la route ils prennent le petit Pierre, et la Grise ne s'aperçoit pas du fardeau qu'elle porte.

"En passant devant le pré-long, elle aperçut sa mère, qui s'appelait la vieille Grise, comme elle la jeune Grise, et elle hennit en signe d'adieu. La vieille Grise s'approcha de la haie en faisant résonner ses enferges, essaya de galoper sur la marge du pré pour suivre sa fille; puis, la voyant prendre le grand trot, elle hennit à son tour, et resta pensive, inquiète, le nez au vent, la bouche pleine d'herbes qu'elle ne songeait plus à manger."

Comme ces lignes sont naturelles et vraies, ainsi que la conversation entre Germain et la petite Marie. Celle-ci a eu tant de prévoy-

ance, elle s'est montrée si douce pour le petit Pierre que le fin laboureur se prend à l'aimer et lui demande de l'épouser. Marie lui répond avec sagesse qu'elle est trop pauvre et trop jeune pour lui qui a vingt-huit ans, et pendant qu'ils sont égarés dans les bois qui entourent la mare au Diable, elle fait du feu, prépare le souper pour le père et l'enfant et s'endort tranquillement, après avoir endormi petit Pierre et lui avoir fait dire sa prière. Au jour Germain reconnaît la route et il se rend à Fourche chez la Catherine, et Marie accompagnée de petit Pierre, va aux Ormeaux chez son nouveau maître. La description de la coquette de village, a qui tout le monde fait la cour et qui ne se décide pour aucun des prétendants afin d'avoir le plaisir de les conserver tous, est très amusante. Germain ne peut se décider à ce rôle de soupirant et s'en retourne bien triste en pensant à la petite Marie. Il la rencontre en route fuyant le fermier grossier chez qui elle devait travailler. Il punit le maître brutal et indigne et il ramène la petite Marie chez elle. De retour chez son beau-père Germain se remet au travail, mais il ne rit plus, il ne cause plus, et lorsque sa belle-mère, la mère Maurice, lui demande ce qu'il fera s'il ne peut se guérir de son amour, il répond :

"Toute chose a son terme, mère Maurice : quand le cheval est trop chargé, il tombe, et quand le bœuf n'a rien à manger, il meurt."

La vieille l'engage alors à aller voir encore une fois la petite Marie, et la conversation entre eux a tant de charme que nous tenons à en citer la fin :

"Germain parlait comme dans un rêve sans entendre ce qu'il disait. La petite Marie tremblait toujours, mais comme il tremblait encore davantage, il ne s'en apercevait plus. Tout à coup elle se retourna ; elle était tout en larmes et le regardait d'un air de reproche. Le pauvre laboureur crut que c'était le dernier coup, et, sans attendre son arrêt, il se leva pour partir ; mais la jeune fille l'arrêta en l'entourant de ses deux bras, et cachant sa tête dans son sein :—Ah ! Germain, lui dit-elle en sanglotant, vous n'avez donc pas deviné que je vous aime ?"

Les noces du fin laboureur et de la petite Marie se firent avec grandes réjouissances et l'on n'oublia en les célébrant aucune des coutumes du pays. Ce petit roman est un pur

joyau et nous devons remercier l'auteur de n'avoir obéi qu'à sa poétique imagination et au sentiment de la nature.

Nous trouvons le même charme dans 'la Petite Fadette' (1848), et 'François le Champi' (1850). Y a-t-il rien de plus intéressant que l'amitié des deux bessons, Landry et Sylvinet, l'un fort et courageux, l'autre faible et doux et jaloux de la Petite Fadette ? C'est une charmante fille, cette Fanchon Fadet, elle a grand cœur et grand sens ; elle était trop garçon, trop indifférente à la toilette quand elle chantait de sa petite voix douce :

"Fadet, fadet, petit fadet,  
Prends ta chandelle et ton cornet :  
J'ai pris ma cape et mon capet,  
Toute follette a son follet."

L'amour qu'elle éprouve pour Landry la transforme en une jeune fille modeste, et le père Barbeau est heureux de lui donner son fils quand il apprend qu'elle est devenue belle, réservée et riche. Quant à Sylvinet il est d'abord désespéré du mariage de son besson, mais la petite Fadette le guérit et il part comme soldat, car

"Notre Fanchon, dit la mère Barbeau, est trop grande charmeuse, et tellement qu'elle avait charmé Sylvinet plus qu'elle ne l'aurait souhaité."

François le Champi, l'enfant trouvé, nous intéresse autant que Germain, le fin laboureur, et Landry, le besson. Quelle gratitude il éprouve pour Madeleine Blanchet, quel amour pour elle et son petit Jeannie ! Comme il est courageux quand il faut lui venir en aide, et comme il tremble quand il veut lui demander d'être sa femme, cependant

"Il faut croire qu'il parla très bien et que Madeleine n'y trouva rien à répondre, car ils y étaient encore à minuit, et elle pleurait de joie, et il la remerciait à deux genoux de ce qu'elle l'acceptait pour son mari."

Lorsqu'on parle de George Sand on se rappelle trop l'auteur d'*'Indiana'* parcourant le quartier Latin en habits d'homme ; on devrait voir un peu plus la châtelaine de Nohant et ne pas oublier ce qu'elle dit d'elle-même :

"L'individu nommé George Sand cueille des fleurs, classe ses herbes, coud des robes et des manteaux pour son petit monde, et des costumes de marionnettes, lit de la musique,

mais surtout passe des heures avec ses petits-enfants."

Voilà le portrait d'une bonne vieille grand-mère et non pas de 'Lélia.'

"Elle a été souverainement gracieuse et aimable," dit M. Emile Faguet, "depuis qu'elle a perdu l'habitude de se déguiser en homme."

Les œuvres, à partir de 'François le Champi' (1850), continuèrent à être gracieuses et aimables. C'est une quatrième manière, mais qui tient à la troisième, ce sont encore des idylles, mais les scènes ne sont pas toutes rustiques. Citons 'les Maîtres Sonneurs,' admirable ouvrage que l'on peut comparer à 'la Mare au Diable,' 'Valvèdre,' 'l'Homme de Neige,' la 'Confession d'une jeune fille,' 'Mademoiselle Merquem,' 'Jean de la Roche,' 'Mont-Revêche,' et prenons comme types des œuvres de la dernière manière, 'les Beaux Messieurs de Bois-Doré' et le 'Marquis de Villemer.'

Transportons-nous au commencement du xvii<sup>e</sup> siècle, soyons un moment contemporains de Louis XIII, de Luynes, de Richelieu, du troisième Condé, lisons l'*'Astrée'* avec eux, prenons notre épée et nos pistolets et allons en Berry. Là, non loin du gigantesque château de Condé, nous trouverons un petit castel seigneurial, c'est la demeure de M. le marquis de Bois-Doré. Compagnon fidèle du Béarnais, celui-ci a donné un titre à un gentilhomme de petite noblesse qui, dans une excursion, a su trouver une poule pour le souper de son roi affamé. M. de Bois-Doré s'est enrichi à la guerre, mais il est essentiellement bon, et surtout chevaleresque, et ses vassaux l'adorent. Il a tant lu l'*'Astrée'* qu'il connaît par cœur le chef-d'œuvre de d'Urfé et il s' imagine être resté jeune, quoiqu'il soit né sous le règne d'Henri II. Son fidèle Adamas lui fait tous les jours une toilette mystérieuse: il lui met une perruque blonde, du rouge sur les joues, des habits de soie tout couverts de rubans, tels qu'en portent les jeunes seigneurs de la cour, et le beau marquis de Bois-Doré part dans son lourd carrosse pour rendre visite à sa voisine, Lauriane de Beuvre, jeune veuve de quatorze ans. M. le marquis veut se marier et demande la main de Lauriane qui lui dit d'être constant pendant sept ans et qu'elle lui donnera réponse. Pendant ce

temps une Morisque et un petit garçon arrivent au château de Bois-Doré et le marquis découvre que l'enfant est le fils de son frère disparu depuis longtemps. Il apprend aussi que l'assassin de son frère est son hôte, l'élégant cavalier, M. d'Alvimar. Il accompagne celui-ci sur la grande route et là, en présence de son parent, Guillaume d'Ars, il donne un grand coup d'épée à M. d'Alvimar. Il reconnaît alors son neveu, il le fait habiller comme lui, il le mène rendre visite aux seigneurs du voisinage, et partout où ils passent chacun court pour admirer les beaux messieurs de Bois-Doré.

Le père de Lauriane va rejoindre les huguenotes de la Rochelle et elle vient demeurer chez le marquis, qui ne pense plus à l'épouser depuis qu'il a trouvé un héritier. Là ils sont heureux quelque temps, et Mario de Bois-Doré reçoit les leçons du savant Lucilio, ancien compagnon du célèbre Bruno, et torturé avec lui. Le petit garçon est beau et gracieux, dévoué et brave, et quand le château de son oncle est assiégé par les reîtres du capitaine Macabre et par les Bohémiens, il se bat fort bien et sauve la vie de son oncle. Il grandit et aime la gentille Lauriane, mais celle-ci le trouve trop jeune et ils sont séparés pendant plusieurs années. Nous revoyons Mario, à l'âge de dix-neuf ans, combattant au Pas de Suze dans l'armée de Louis XIII et se faisant bienvenir du cardinal. Le vieux marquis de Bois-Doré est toujours à côté de son neveu au plus fort du danger, et nous les retrouvons encore ensemble, lorsque Lauriane consent à devenir la femme de son ami d'enfance. 'Les Beaux Messieurs de Bois-Doré' est une œuvre exquise et nous regrettons que George Sand n'ait pas écrit plus de romans historiques. Elle ne se contente pas de raconter un grand nombre d'aventures extraordinaires, mais elle se pénètre de l'esprit de l'époque et fait parler ses personnages comme on parlait de leur temps. Elle fait un portrait frappant du père du grand Condé, cet homme rapace, incompetent et vil, indigne de son grand-père, le compagnon d'Henri IV, et de son fils, le vainqueur de Rocroy. Citons quelques lignes pour faire voir le style historique de George Sand:

"Le roi et le cardinal gravissaient la montagne en dépit d'un froid rigoureux. On

hissait le canon à travers les neiges. C'était une de ces grandes scènes que le soldat français a toujours su si bien jouer dans le cadre grandiose des Alpes, sous Napoléon comme sous Richelieu, et sous Richelieu comme sous Louis XIII, sans s'amuser à faire dissoudre les roches, comme on l'attribue au génie d'Annibal, et sans employer d'autre artifice que la volonté, l'ardeur et la gaieté intrépides."

Nous ne voulons pas faire ici l'analyse du 'Marquis de Villemer,' nous désirons appeler l'attention sur l'observation exacte des manières du grand monde, sur les conversations si intéressantes entre la vieille marquise, spirituelle et bonne mais entichée de sa noblesse, et Caroline de St. Geneix, si loyale, si belle et si énergique. Les caractères des deux frères sont bien tracés, le duc d'Aléria, débauché mais cœur bon, et le marquis de Villemer, savant, désintéressé, délicat. Caroline se fait aimer du marquis sans le vouloir, mais le fuit pour qu'il ne désobéisse pas à sa mère. Elle quitte Paris et se réfugie dans le Velay, dont l'auteur fait une agréable description. On y voit le grand château de Polignac, on y rencontre le paysan taciturne et honnête, on suit le marquis dans sa course à travers la neige, on le voit tomber, on le croit perdu, mais non, Caroline ne peut plus résister à son amour, elle sauve celui qu'elle aime, elle veut partager sa vie, et la vieille marquise consent à leur mariage.

Dans 'le Marquis de Villemer' George Sand fait une fine étude psychologique et raconte une charmante histoire d'amour. Nous voudrions pouvoir parler encore de quelques autres de ses romans que nous avons lus avec tant de plaisir, des 'Maîtres Mosaïstes,' de 'Teverino,' du 'Château des Désertes.' Nous dirons seulement qu'en lisant le 'Château des Désertes' on peut se rendre compte du grand amour de George Sand pour le théâtre. Elle aimerait à jouer ses pièces avec mystère, la nuit, quand les passants sont intrigués par le bruit des voix, par la lumière qui filtre à travers les volets mal fermés. En réalité, cependant, c'est devant tous ses amis qu'elle joue à Nohant, avec son fils et ses intimes, les pièces qu'elle a composées, simples marionnettes quelquefois. Elle écrit beaucoup pour le théâtre, mais sans grand succès. On joue encore, néanmoins, 'le mariage de Vic-

torine,' inspiré par 'le Philosophe sans le savoir' de Sedaine, et 'le Marquis de Villemer.'

En 1869 George Sand disait qu'elle avait gagné avec sa plume un million de francs, mais qu'elle n'avait mis de côté que vingt mille francs pour acheter de la tisane, si elle était malade. Elle était très généreuse et, bonne patriote, elle souffrit beaucoup des malheurs de la France pendant la guerre de 1870. Elle vécut assez longtemps, cependant, pour voir son pays se relever de ses désastres, et ses dernières années furent calmes et heureuses. Elle mourut le 8 juin 1876 et ses derniers mots furent: "Ne touchez pas à la verdure." Son esprit poétique suivait ses gentilles pastoures dans les traînes ombragées et son âme s'envola portée doucement par la petite Marie et la petite Fadette.

ALCÉE FORTIER.

*Tulane University of Louisiana.*

#### THE ST. ALEXIS LEGEND.

DURING the Middle Ages, both early and late, Alexis was one of the most popular saints, a fact which is attested by the very numerous versions of his life which have come down to us. Even as early as the first quarter of the eighteenth century, investigations into the history of this legend were made by Jean Pien, S. J., and the results published in the 'Acta Sanctorum' of the Bollandists for July 17.

In 1843, Massmann published a small book entitled: 'Sanct Alexius Leben, in acht ge-reimten mittelhochdeutschen Behandlungen.'<sup>1</sup> In an appendix he gives nine other versions in various languages.

Since this work was issued, various scholars have published versions in other languages not included in Massmann's list, but making little or no progress toward a discovery of the origin of the legend, until M. Arthur Amiaud investigated the Syriac versions, which he published in 1889.<sup>2</sup>

From his investigations it appears that the earliest version of the legend was one written in Syriac in the fifth century. This primitive

<sup>1</sup> *Bibl. d. deutsch. Nat. Lit.*, Abth. I, Bd. 9.

<sup>2</sup> *Bibl. de l'Éc. des hautes études*, fasc. 79.